

L'arc-en-ciel qui sommeille en vous

Milou Dvorak

Number 3, 2007

Tondeuses

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1029ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

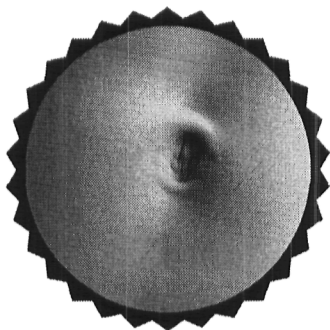
1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dvorak, M. (2007). L'arc-en-ciel qui sommeille en vous. *Biscuit Chinois*, (3), 88–97.



Milou Dvorak

Les gens arrêtent pas de lui dire que Dvorak, ça rime avec Irak, krak et Godorak. Mais il s'en fout quand même. Tant qu'ils ne le raillent pas sur son prénom, tout va bien.

L'arc-en-ciel qui sommeille en vous

COMME SOUVENT LE LUNDI MATIN, le salon était presque désert. Seuls deux individus patientaient. Léon, le barbier, le dos écrasé sur une chaise hydraulique, les pieds sur une autre, suivait avec attention l'émission de cuisine-artisanat du matin. La télé, de son socle en haut du mur, diffusait une technique pour réaliser de magnifiques fleurs artificielles à l'aide de bas nylon. À l'autre bout de la pièce, occupant l'un des sièges en rangée qui tournaient le dos à la vitrine, Mario lisait.

Gaëtan poussa la porte et s'en alla s'asseoir à côté de Mario en hochant successivement la tête en direction des deux autres.

— Mario. Léon. Salut.

— Salut, fit Mario, la bouche encore pâteuse.

— Tu fais vraiment chier. Tu sais que j'aime pas faire ces trucs-là tout seul.

— Ouais, désolé, je sais pas ce qui m'est arrivé, mais mon réveil a pas sonné.

— Encore ! T'as lu le mode d'emploi ? Tu veux que je te le traduise ? Et quand je t'ai appelé, pourquoi t'as pas répondu ?

— Je sais pas, peut-être que la pile du sans fil est morte.

— En plus, il a fallu que j'me paye un taxi...

Mario, pour le faire taire, ouvrit son portefeuille et lui tendit un billet.

— Tiens. Au moins, c'est réglé. Merci. Le patron croit que le travail est fait depuis vendredi.

Gaëtan lui arracha l'argent des mains avec dédain.

— C'est pas seulement une question d'argent, c'est pour le principe. Tu sais que ces tâches-là ça me dégoûte toujours un peu. À chaque fois je frôle le malaise. Je te jure, un jour je vais tourner de l'œil devant le client, lamentablement. Ça ferait très professionnel... En plus, elle m'a éclaboussé, cette conasse.

— Ouais, j'ai remarqué. T'en as une bonne giclée sur ta chemise. Ça te donne peut-être l'air méchant, mais ça fait pas très propre. T'aurais quand même pu passer te changer, non ? Moi, j'ai toujours une chemise de rechange dans l'auto, au cas où.

— Bah, j'aurai qu'à dire que je suis boucher, c'est tout.

— T'as déjà vu un boucher en cravate, toi ?

— Pourquoi pas ? Un boucher dandy, ça se pourrait.

— Tu dis n'importe quoi.

— De toutes façons, avant de critiquer mon allure, tu ferais mieux de commencer par t'habiller avec plus de goût.

— Quoi ? Ça veut dire quoi, ça ?

— Rien, chuchota Gaëtan en détournant la tête.

Mario se dressa sur sa chaise.

— Non, non, explique, va au fond !

— Écoute, ça prend pas un doctorat en harmonie des couleurs pour se rendre compte que t'as aucun talent pour agencer celles que tu portes.

— Attends, t'es en train de critiquer mon sens de l'esthétique, c'est ça ?

— Ton sens de l'esthétique, tu dis ? C'est plutôt un non sens, si tu veux mon avis. Sérieusement, Mario, une chemise saumon, avec une cravate moutarde... Sous un veston brun. C'est pas pour être méchant, mon vieux, mais tu me coupes l'appétit.

— ...

Mario, froissé, fixait le plafond.

— Sois pas vexé... C'est pas...

— Léon ! Tiens, on va lui demander, à Léon, ce qu'il en dit, lui. Léon, comment tu me trouves ? s'enquit-il en caressant les deux pans de son veston.

Le vieux barbier se détourna de l'écran, posa ses yeux sur Mario un long moment, puis émit un « hmmm... », puis reprit son activité.

— Tu vois, monsieur-le-critique-de-mode, il a rien à redire, lui.

— Tu parles ! Il veut pas te faire de la peine. Parlant de peine, t'aurais dû la voir brailler, l'autre, quand j'ai commencé à lui sectionner le petit doigt.

Il imita la voix d'une fillette.

— « Monsieur, noooooon, je vous jure que c'est pas moi, pitié, pitié, arrêtez, vous vous trompez !! » Chaque fois c'est pareil. Pour emprunter de l'argent au patron, ils sont toujours très convaincants. Mais quand ils sont en retard sur l'échéance, quels mauvais acteurs. Ça fait peine à voir.

— C'est parce que t'es trop mou. J'ai remarqué, tu sais, quand tu les menaces, y a toujours une petite lueur de pitié dans ton regard. C'est légitime de leur part, ils tentent leur chance. Quand, c'est moi, ils savent que la cassette du plaidoyer de non culpabilité marche pas. Ou bien ils payent, ou bien ils me tendent leurs petits doigts et schlak, c'est terminé. D'ailleurs, je t'ai déjà raconté ce qui m'était arrivé une fois avec Fluffy ?

— Quoi, le Fluffy ? Le poméranien du patron ? Je sais pas si j'ai envie de le savoir... Moi, tes histoires scabreuses...

— Oui, oui, écoute. Je venais d'aller couper l'annulaire d'un client. L'annulaire parce que je l'avais déjà amputé de l'auriculaire, tu vois (c'était un récalcitrant celui-là). Alors je reviens chez le patron pour lui raconter, et, comme il était occupé, j'ai été m'installer dans un de ses fauteuils et j'ai tripoté le doigt à travers le sac en plastique pour m'occuper les mains. Le sac, à l'intérieur, il était tout barbouillé de sang, mais le bout à vif du doigt avait coagulé. Comme j'avais rien d'autre à faire, j'ai ouvert le sac à glissière et je me suis mis à l'examiner sous toutes ses coutures, puis à le lancer dans les airs pour le rattraper. De plus en plus haut. Comme pour me tester, tu vois. Jusqu'à ce que, fatalement, il finisse par retomber sur le tapis. Eh bien tu le croiras si tu veux, ce taré de Fluffy, en moins de temps qu'il en faut pour lui donner un coup de pied au cul, il s'est jeté dessus et il l'a avalé ! Je te jure.

— Ça m'étonne pas, il bouffe n'importe quoi ce charognard. Au fait, le patron, il en a pour longtemps encore ?

— Je sais pas. Il m'a juste dit qu'il nous rejoindrait ici. Je crois qu'il avait une course à faire pour son rendez-vous de ce soir. Un petit cadeau pour sa belle.

— Ça marche son histoire, finalement. Ça fait combien de temps que ça dure ? Cinq semaines ? Six semaines ?

— Ouais, à peu près.

— Tu crois qu'il lui a raconté, pour ses activités... euh... professionnelles ?

— J'imagine que non. Il doit rester assez évasif sur ce sujet-là.

— Oh ! Bouse. J'espère que ça sera pas trop long.

— C'est quoi cette expression de plouc que tu nous sors tout le temps ? Tu peux pas dire « merde », comme tout le monde ?

— Je sais pas. J'ai toujours dit « bouse ». J'crois que ça vient de ma mère.

— Je vois...

— C'est quoi, ça ?

Gaëtan pointait le livre que Mario avait posé sur ses cuisses depuis l'arrivée de son acolyte et dont il gardait la page avec son index. Sur la couverture, on pouvait lire *L'arc-en-ciel qui sommeille en vous*.

— Ah, ça ? Rien, c'est un bouquin que ma voisine m'a prêté. Ça raconte comment assumer tes émotions par des petits exercices...

— T'as besoin de ça ?

— Beuh non. C'est juste pour lui faire plaisir. Elle dit que ça a changé sa vie.

— Ah ouais ? Comment ça ? Ça dit quoi ?

— En fait, c'est pas con. Celle qu'a écrit ça, elle dit que chaque émotion correspond à une couleur de l'arc-en-ciel — enfin, les émotions les plus importantes. Tu vois, le vert, par exemple, elle dit que c'est la couleur de l'amertume, le mauve, c'est celle de la peur, etc. Là, j'en suis au chapitre jaune, celui de la fierté. Et j'ai l'impression que ça m'aide. Tu sais, avec le boulot qu'on fait... Je veux dire que, oui, j'aime bien ce que je fais, mais des fois je me dis que j'aurais pu faire mieux, ou autre chose en tout cas. J'aurais pu réussir autrement qu'en cassant des gueules.

— Ah ouais ? T'aurais fait quoi d'autre, sinon ?

— Ben... Tu vas...

— Non, non, vas-y.

— Ce qui m'aurait vraiment, mais vraiment plu, ç'aurait été de vendre des glaces dans une camionnette ambulante, tu vois, avec un immense cornet en résine sur le toit, voir les

sourires des gamins, séduire leurs mères, tout ça, quoi. Faire sonner ma cloche en passant près d'un parc, tu vois...

— Ouais, c'est... fit Gaëtan en se pinçant les lèvres pour réprimer son sourire.

— C'est ça, j'savais que t'allais te foutre de ma gueule.

— Mais non, ça va. Pourquoi pas, dans le fond. Continue...

— Bref, ce livre... Eh ben il m'aide à retrouver une certaine fierté par rapport à mon boulot. Elle dit que quand on se sent honteux de quelque chose, de faire comme si on portait des lunettes de la couleur du sentiment contraire. Tu vois, aujourd'hui j'vois en jaune.

— Tu veux dire que tu vois tout en jaune ? Même moi ?

— Même toi.

— Attends, quoi... Tu veux dire que depuis tout à l'heure tu m'vois tout jaune, comme une banane ?

— Gaëtan, c'est une façon de parler, c'est un exercice.

— Ah, d'accord, j'comprends mieux maintenant pourquoi tu t'habilles comme un cocktail tropical, c'est parce t'arrives pas à distinguer tes couleurs.

— Laisse tomber.

— Ça va, je blague. Non, c'est vrai, franchement, ça a l'air bien ton bouquin.

— Tu dis pas ça pour me...

— Non, c'est vrai, c'est intéressant.

— Je te le passerai, si tu veux.

— Oh, moi, tu sais, les livres. C'est à peine si je lis les enseignes des magasins, alors...

— Qu'est-ce que tu veux dire, tu lis jamais rien ?

— Non. De toutes façons je suis dyslexique... C'est toujours assez laborieux. Paraît que ça vient de quand j'étais petit, parce qu'on m'obligeait à écrire de la main droite.

— T'es gaucher ? C'est drôle, j'avais pas remarqué.

— Ben forcément, on m'a forcé à devenir droitier, je viens de te le dire.

— Ah.

Les deux hommes demeurèrent silencieux un instant.

— Dis, Léon, tu voudrais pas changer de chaîne ?

Le barbier fit semblant de ne pas entendre Gaëtan. Ou peut-être était-il trop absorbé par la recette de feuilletés aux noix du Périgord et au bleu de Bresse que deux animatrices commentaient en gloussant.

La conversation reprit son cours.

— Paraît que t'es déjà passé à la télé, toi ? demanda Gaëtan en plongeant la main dans la poche de son veston

— Comment tu sais ça, toi ? Ouais, c'est vrai. J'ai déjà participé à un jeu questionnaire qui proposait uniquement des thèmes de films. Tu te rappelles peut-être, ça s'appelait Donne-moi la réplique. Quand ils ont annoncé qu'il y aurait une émission sur Le Parrain, je me suis inscrit et j'ai été qualifié. J'ai quand même fait trois minutes avant d'être éliminé ! Y en avait qu'étaient vraiment costauds, ils savaient tout. Quand je dis tout, je veux dire qu'ils savaient vraiment tout, jusqu'à la taille du bonnet du soutien-gorge de je sais plus quelle épouse de quel membre de la famille... Mais tu m'as pas dit, comment tu sais que je suis passé à la télé ?

Gaëtan ressortit la main de sa poche et ficha sous le nez de Mario le sac transparent contenant le doigt cueilli un peu plus tôt.

— C'est mon petit doigt qui me l'a dit !

Ils s'esclaffèrent.

Mais Mario tiqua sur un détail.

— Ton doigt...

— C'est pas vraiment le mien, mais... Oui ? Quoi ?

— C'est moi, ou il est blanc ?

— Blanc, blanc, il est plus rouge que blanc maintenant..., répondit Gaëtan, amusé.

— Mais en tout cas il est pas noir.

— Évidemment qu'il est pas noir ! Pourquoi tu voudrais qu'il soit noir ?

— Parce que la cliente, elle, est noire. J'ai été lui faire un petit rappel il y a une dizaine de jours.

— ...

— Elle était pas noire, celle à qui tu l'as coupé ??

— Ben non. Elle était blanche, comme toi, comme moi, comme le néon au plafond.

— ...

— Oh. Bouse.

— T'es en train de me dire que... Dis-moi, c'était quoi son adresse ?

— Je sais plus... Dans les six mille quelque chose... Six mille trois cents quelque chose... Rue Saint... Saint quelque chose...

— Tu l'as sur toi ? Tu l'avais notée ?

— Attends.

Gaëtan fouilla dans son portefeuille et en sortit un petit bout de feuille beige plié en quatre.

— Donne.

Mario soupira en gonflant les joues, puis leva les yeux vers le faux plafond.

— C'est pas six mille trois cents. C'est 1263 ! T'as inversé !

— Oh. Bouse !

— Tu l'as dit. J'en connais deux qui vont devoir refaire le boulot cet après-midi.

— Maintenant que j'y pense, c'est vrai qu'elle gueulait vraiment fort, l'autre, tout à l'heure. En même temps, ça m'emmerde un peu. Je saurai plus à quoi me fier, moi, maintenant. Les prochaines fois, je risque d'avoir peur de me tromper encore.

Dans un geste raide, Mario lui fourra son livre dans les mains.

— La peur : chapitre mauve.

Nonchalamment mais avec méticulosité, Léon s'affairait avec la tondeuse aux finitions sur la nuque du patron. La mélodie étouffée de Love me tender raisonna dans la pièce. Le patron sortit le téléphone de son pantalon et répondit à l'appel. Il bondit si brusquement de sa chaise que Léon eut un faux mouvement et lui rasa toute une bande de cheveux derrière la tête.

— What !?

Le visage écarlate, il couvrit le téléphone de sa main. Les deux hommes de main se levèrent, intrigués.

— Liyhonn, tu finiras plusse tard. Je pars chez Claire right now, y a une fucking malade qu'est entré dedans chez elle et qui loui arraché la doigt.

Il somma ses deux sbires de l'y conduire et reprit le téléphone pour rassurer sa flamme, il arriverait dans quelques minutes.

Gaëtan se tourna vers Mario en ouvrant discrètement et d'une seule main le sachet de plastique au fond de sa poche.

— Comment j'aurais pu savoir, moi ?

Mario penchait la tête par compassion, tandis que Gaëtan jeta l'auriculaire au poméranien, qui, tout excité, le mâchouilla en se dandinant vers la voiture.

À l'extérieur, il prétexta une grosse migraine, mais le patron ne voulut rien entendre.

Pendant que l'auto brûlait les feux rouges, Gaëtan, assis sur la banquette arrière en compagnie de Fluffy, feuilletait nerveusement *L'arc-en-ciel qui sommeille en vous* en se promettant de le lire d'une couverture à l'autre.